

## CHAPITRE IX

La civilisation dans la barbarie. — Mosaïques en plumes. — Langues usitées dans l'ancien Mexique. — Langue aztèque. — Poésie des Aztèques. — Le poète-roi Nazahualcoyotl. — Fragments de ses œuvres. — La langue othomite. — Singulière analogie de cette langue avec le chinois. — Arithmétique des Aztèques. — Leurs connaissances astronomiques. — Leur calendrier. — Monument astronomique retrouvé à la fin du siècle dernier. — Sa description. — Agriculture des Aztèques. — *Chinampas* ou jardins flottants.

Mais détournons nos regards du hideux spectacle retracé dans le chapitre précédent, pour les porter sur un côté plus brillant du tableau que nous offre l'ancienne civilisation mexicaine.

C'est un fait très curieux sans doute que cette civilisation des Aztèques, à la fois perfectionnée et barbare, brillante et féroce; et l'on s'étonne de rencontrer la culture de la poésie et des arts chez un peuple anthropophage. Parmi les monuments les plus curieux de leur industrie, il faut citer en première ligne ces mosaïques en plumes qui faisaient l'admiration de tout l'Anahuac, et

dont les Espagnols furent eux-mêmes enchantés. Cortez, Bernal Diaz, Gomara, Torquemada, Sahagun et vingt autres ne savent quelles expressions employer pour louer dignement ce travail délicat. Sous la main des Aztèques, les petites plumes des *picaftores* des Espagnols prenaient mille formes, mille nuances diverses, et s'unissaient si parfaitement au moyen d'un suc gommeux, que tout le tableau semblait une couche de peinture, mais une peinture vive, brillante, admirablement nuancée, et remarquable surtout par la dégradation des teintes. Ces mosaïques, qui rendaient la nature avec une grande vérité, étaient d'un prix très élevé; les rois, les grands, les riches pouvaient seuls s'en procurer. Elles figuraient au premier rang des présents les plus estimés. A ce titre on les remarqua parmi les choses les plus rares offertes à Cortez par Montezuma, dans l'espoir de le détourner de son voyage à Tenochtitlan (Mexico). C'était dans le Mechoacan que cette difficile industrie était portée à son plus haut point de perfection. Elle s'y est continuée plus de deux siècles et demi après la conquête; aujourd'hui le secret de ces gracieuses broderies n'est plus conservé que dans quelques couvents de religieuses du Mexique.

Les langues parlées dans la vaste étendue des pays qui composaient la Nouvelle-Espagne sont

au nombre de plus de vingt, et ne sont en partie connues que de nom. Depuis la conquête, les créoles et la plupart des races mixtes ont adopté la langue espagnole, tant dans la conversation que dans les écrits. Parmi les dialectes indigènes, la langue aztèque ou mexicaine est la plus répandue; on la parle dans les rues de Mexico; les habitants des villages de l'Anahuac n'en connaissent presque pas d'autre, et elle s'étend encore aujourd'hui depuis le 37° degré de latitude jusque vers le lac de Nicaragua, sur une longueur de seize cents kilomètres. Cette langue est capable d'exprimer les idées les plus abstraites, les idées philosophiques et religieuses, sans être obligée de recourir à des mots étrangers. On y remarque très peu de monosyllabes : elle se distingue par la longueur de ses mots et les diverses transformations qu'on peut leur faire subir; elle se permet d'en faire qui n'ont pas moins de seize syllabes. Elle abonde plus que l'italien en augmentatifs et en diminutifs, plus que l'anglais en termes abstraits. Elle n'a pas de verbes dont elle ne puisse faire des noms, et peu de substantifs et d'adjectifs qu'elle ne puisse convertir en verbes et qui ne soient le produit de quelque abstraction. Ses règles simples, fixes, invariables, compensent les difficultés qui naissent de son excessive

abondance, abondance d'autant plus remarquable, qu'elle est entièrement privée des consonnes *b, d, f, g, r,* et *s*. Elle multiplie les sons qui se rendent par les lettres *l, x, t, tl, tz, z*. Aucun mot ne commence par la lettre *l*, et tous ont la pénultième longue. Ses aspirations sont généralement douces, ce qui la rend plus agréable à l'oreille que ne le ferait supposer la longueur de ses mots et la répétition fréquente des syllabes *tli, tla, itl, atl*. Elle s'entend à merveille à varier les mots, suivant qu'ils expriment l'action ou le résultat de l'action. Elle se ploie facilement au style de la conversation, ainsi qu'aux formules de l'étiquette la plus cérémonieuse. Plusieurs causes contribuent à l'excessive longueur des mots; l'une des plus fréquentes se trouve dans la manière dont se forme le pluriel, ce qui a lieu par un redoublement de la première syllabe et l'adjonction de la terminaison *tin*. Cette faculté de composer des mots avait en botanique et en zoologie d'heureuses applications. Elle permettait d'indiquer tout à la fois le nom, le genre, la qualité et l'emploi du sujet, même ses mœurs et ses habitudes. En géologie, chaque nom de lieu annonçait aussi sa situation, sa nature et le trait le plus caractéristique de son histoire.

Clavigero fait un pompeux éloge des talents

oratoires et du génie poétique des Aztèques. Les poètes, très nombreux et plus honorés à Tezcuco qu'à Tenotchtlan, s'exerçaient sur des sujets religieux ou guerriers. Ils chantaient les merveilles des cieux et de la terre, les devoirs des hommes dans les diverses conditions de la vie, et la gloire des rois et des vainqueurs. Malheureusement la plupart des monuments de la littérature aztèque ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Écrits en caractères hiéroglyphiques, la plupart ont été détruits, ou, s'ils ont été conservés, l'intelligence de ces caractères difficiles s'est perdue; parce que dès l'origine de la conquête les Aztèques adoptèrent, pour écrire leur langue, l'alphabet européen, beaucoup plus simple et plus commode que leurs anciens hiéroglyphes, et oublièrent la signification de ces derniers. Cependant on a des traductions d'hymnes religieux et moraux composés, au xv<sup>e</sup> siècle, par le roi de Tezcuco Nazahualcoyotl, qui tenta d'abolir les sacrifices humains. Nous avons déjà dit que Tezcuco était l'Athènes de l'Anahuac; ajoutons que son dialecte était regardé comme le plus pur des dialectes aztèques.

L'historien mexicain Ixtlilxochitl, qui descendait de Nazahualcoyotl, nous a laissé une traduction castillane d'un des poèmes de son royal ancêtre. Ces vers rappellent les riches inspira-

tions de la poésie hispano-arabe, où l'ardeur de l'imagination est tempérée par une mélancolie douce et morale. Ils roulent sur la vanité des choses humaines, sujet tout naturellement choisi par un monarque qui avait éprouvé les plus étranges vicissitudes<sup>1</sup>. Les lamentations de Nazahualcoyotl portent aussi l'empreinte de la philosophie épicurienne, qui cherche dans les joies du présent un refuge contre les terreurs de l'avenir; on croirait presque lire une traduction de quelque ode d'Horace retrouvée de nos jours, en lisant le passage suivant: « Bannis les soucis, « dit le royal poète; si le plaisir a des bornes, « la plus triste vie aura aussi une fin. Tresse « donc une guirlande de fleurs et chante les « louanges du Dieu tout-puissant; la gloire de « ce monde se fane vite. Réjouis-toi dans la verte « fraîcheur de ton printemps; le souvenir de « ces joies t'arrachera d'inutiles soupirs. Lorsque « le sceptre passera dans d'autres mains, on « verra tes serviteurs errer désolés dans les cours « de tes palais. Toute la pompe de tes victoires « et de tes triomphes ne vivra plus que dans « leur souvenir... Le bien que tu as fait sera

<sup>1</sup> Le royaume de Tezcuco avait été envahi par une nation barbare; la famille royale avait été dispersée; Nazahualcoyotl, seul héritier du trône, avait été longtemps errant, et ce n'est qu'après de longues vicissitudes et de grands efforts qu'il était parvenu à remonter sur le trône de ses pères.

« toujours un titre d'honneur. Les grandeurs  
 « de cette vie, ses gloires et ses richesses ne te  
 « sont que prêtées; sa substance est une ombre  
 « illusoire; les choses d'aujourd'hui changeront  
 « demain. Cueille donc les plus belles fleurs de  
 « tes jardins pour en couronner ton front, et  
 « saisis les joies du présent avant qu'elles pé-  
 « rissent. » C'est ce sentiment si commun chez  
 les païens, que Racine exprime avec une remar-  
 quable énergie dans les chœurs d'*Athalie*, acte II :

Rions, chantons, dit cette troupe impie, etc.

Dans un autre poème, il s'exprime avec une  
 mélancolie touchante sur la vanité des choses  
 de ce monde : « Toutes les choses de ce monde  
 « ont un terme rapide. Au milieu de leur vaine  
 « splendeur, la vie les abandonne, elles tom-  
 « bent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un  
 « sépulcre, où tout ce qui s'agite à la surface  
 « sera bientôt enseveli. Les rivières, les tor-  
 « rents, les ruisseaux se précipitent vers leur  
 « destinée commune. Aucun ne remonte sa  
 « source fortunée; tous courent se perdre dans  
 « le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier  
 « n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui  
 « ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins  
 « de la vile poussière des corps autrefois animés  
 « par des âmes vivantes, qui occupaient des

« trônes, présidaient des conseils, dirigeaient  
 « des armées, subjuguèrent des provinces, se  
 « faisaient adorer comme des dieux, enflés par  
 « les chimères du luxe, de la puissance, de  
 « l'empire.

« Si je vous demandais où sont les os du puis-  
 « sant Achalchichtlanextzin, premier chef des  
 « anciens Toltèques, et ceux de Necaxetmitl, le  
 « pieux adorateur des dieux; si je vous deman-  
 « dais où est la beauté incomparable de la glo-  
 « rieuse impératrice Xiuhzal... Toutes ces  
 « gloires se sont éteintes comme la terrible  
 « flamme du cratère du Popocatepetl, sans lais-  
 « ser d'autres traces de leur existence qu'une  
 « page dans les chroniques; comme les bou-  
 « quets de fleurs qui passent de mains en mains,  
 « qui se fanent, et qui finissent par disparaître  
 « du monde.

« Les grands, les sages, les vaillants, les  
 « beaux..., hélas! où sont-ils? Ils sont mêlés à  
 « la terre. Le même sort nous attend, et ceux  
 « qui viendront après nous... »

Après la langue aztèque, l'othomite est la plus  
 généralement parlée au Mexique. Elle est encore  
 en usage dans l'ancien royaume de Mechoacan  
 ou Nouvelle-Galice. C'est une langue mère, mo-  
 nosyllabique comme le chinois, par conséquent  
 entièrement différente de la langue aztèque. Un

certain nombre de mots chinois se retrouvent dans cette langue, soit tout à fait identiques, soit d'une extrême ressemblance; en voici quelques exemples :

	Chinois.	Othomi.
Cesser. . . . .	Pa. . . . .	Pa.
Je. . . . .	Ngo . . . . .	Nga.
Toi. . . . .	Ni. . . . .	Nuy.
Lui . . . . .	Na. . . . .	Na.
Médecin, ce qui guérit, } Remède. . . . . }	J . . . . .	J.
Bonheur. . . . .	Ki. . . . .	G.
Vieux. . . . .	Kou . . . . .	Ko.
Grand. . . . .	Ta. . . . .	Da.
Fils . . . . .	Tseu . . . . .	Tsi.
Faire. . . . .	Tso . . . . .	Tsa.
Diable, mauvais génie .	Koui . . . . .	Koua.
Acheter . . . . .	Mai . . . . .	Ma.

Outre l'analogie singulière de ces mots othomis avec les mots chinois correspondants, ils ont une ressemblance de physionomie, pour ainsi dire, qu'on ne trouverait, je crois, dans aucun des idiomes connus, tous si radicalement différents du chinois. Ces deux langues présentent aussi plusieurs rapports grammaticaux assez importants. Cette curieuse analogie de l'othomi et du chinois, rapprochée du type tartare si

frappant chez certains Indiens du Mexique et dans plusieurs statues mexicaines, est un argument de plus en faveur de l'opinion avancée par divers savants, dont le plus illustre est M. de Humboldt, et qui fait venir au Mexique une émigration du nord de l'Asie.

En avançant au sud de Mexico, les langues indigènes indépendantes de celles des Aztèques deviennent extrêmement nombreuses. Voici les noms des principales : tarasque, zapotèque, totanaque, popolongue, et plusieurs autres moins connues. La langue *maya*, dominante dans l'Yucatan, paraît renfermer des mots finnois et algonquins. Le savant Hervas y a remarqué un certain nombre de mots tonkinois, parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de Sibérie et au finnois. Cette langue est monosyllabique, comme les plus anciennes langues de l'Asie orientale; mais elle leur est supérieure par ses combinaisons grammaticales. Elle paraît tenir à la même source générale que l'othomite, et fournir une preuve de plus de l'origine asiatique des peuples de cette partie de l'Amérique.

Cette grande variété de langues, que nous n'avons fait que nommer en partie, et qui ne sont point, comme on l'avait pensé d'abord, des dialectes d'une seule, prouve la grande variété des races et des origines. Du reste, aucune d'elles